

**Les traces du roman familial dans les œuvres
maghrébines d'expression française et d'inspiration
autobiographique**

**Souâd BENALI
Université d'Oran 2**

Abstract :

*The traces of the family romance in the works of French-speaking
Maghreb and autobiographical*

*Through some North African works, we'll see how to express the
"family romance" in the imagination of a young narrator-character,
then how all social dynamics (educational activities, the environment
or the social environment "attendance street first significant
experiences etc." and work done by the character itself on itself,
seeking to give a place for this individual in difficulty in the
construction of identity within a society.*

Maghreb works selected for this study were all some common points:

These are so-called emigration novels, autobiographical inspiration

- *The main protagonist is a character-narrator male*
- *Dissatisfied with his lot, the character reinvents a narrative
(fictional creation of a faculty)*
- *The character (is) tells his stories and his sublime misery*
- *The protagonist describes the vagaries of life, constantly suffering
and is sidelined and recreated a group membership (alleged hostility
of the parents or at least generational conflict)*

Nous abordons dans ce travail la notion de 'roman familial' dans la littérature maghrébine d'expression française. Mais avant toute chose, il va falloir présenter brièvement ce que c'est que le roman familial, pourquoi l'aborder dans les écrits maghrébains d'inspiration

autobiographique, quels sont ses ingrédients ? Existe-il une recette pour en faire un ?

« Le roman familial » :

Ces termes ont été utilisés pour la première fois par Sigmund Freud en 1909 pour qualifier cette étape transitoire du développement de l'enfant par laquelle il est contraint d'y passer pour accéder à son autonomie. Cette être en devenir doit d'abord rompre les liens étroits et idylliques qu'il entretient avec ses parents, il se projette déjà ailleurs, et tente d'apaiser les tensions soulevées par le conflit œdipien. L'enfant opte pour une mise à distance pour pouvoir gérer sa propre existence. On ne peut comprendre vraiment cette distanciation désirée, déclenchée et assumée par l'enfant que comme le résultat d'une interaction avec celle de ses parents. Les parents ont tendance d'exprimer vivement leurs attentes ou leurs craintes qu'ils projettent sur lui. Ce processus fonctionne et se transmet inconsciemment ou instinctivement d'une génération à une autre (roman familial).

A travers quelques œuvres maghrébines, nous allons voir comment s'exprime le « roman familial » dans l'imaginaire d'un jeune narrateur-personnage, puis comment toute une dynamique sociale (l'action éducative, l'entourage ou l'environnement social « fréquentation, rue, premières expériences marquantes etc.... » et par un travail fait par le personnage lui-même sur soi, cherchent à redonner une place à cet individu en difficulté dans la construction de son identité au sein d'une société.

Les œuvres maghrébines sélectionnées pour cette étude ont toutes quelques points communs :

Ce sont des romans dits de l'émigration, d'inspiration autobiographique

- Le principal protagoniste est un narrateur-personnage de sexe masculin
- Mécontent de son sort, le personnage réinvente une trame narrative (une faculté de création romanesque)
- Le personnage (se) raconte ses histoires et sublime ses misères
- Le protagoniste décrit les aléas de sa vie, en permanence souffrance ; il est mis à l'écart et se recrée un groupe d'appartenance (hostilité présumée des parents ou du moins conflit de générations)

Le roman familial en question se présente comme une critique acerbe des conditions de vie familiale d'un jeune d'origine maghrébine européenisé confronté à une quelconque autorité (paternelle, maternelle, parentale, sociale...) acharnée à préserver des traditions ancestrales. Rêveur et fuyard, le personnage principal se crée un espace approprié et privé, interdit aux autres qui sont indésirables. Cet espace semble être bâti de toute pièce : un langage adapté (le verlan), une violence présente et pesante (morale, verbale, physique...), une énergie ressortie parfois positivement grâce à la création artistique et littéraire.

C'est dans la création artistique et littéraire que ce personnage / narrateur/ auteur va s'exiler, trouver son refuge et son salut. L'écriture pour lui devient un palliatif, une efficace thérapie.

Mots –clés :

Roman familial, création littéraire, émigration, identité, autofiction, traditions ancestrales, espace d'accueil, espace d'origine, langage, verlan, violence.

Les termes de « roman familial » désignent les fantaisies enfantines qui consistent à imaginer avoir été adopté ou kidnappé et à s'inventer d'autres parents plus aimants, plus comblants, plus compréhensifs ou plus prestigieux. Freud pose en principe cette étape du développement et précise qu'elle n'est pas réservée aux névrosés. Il explique que ce fantasme est une parade aux frustrations imposées à l'enfant par ses parents et qu'il vise deux buts : l'un érotique et l'autre ambitieux mais qui au final se rejoignent car à ce résultat « concourent, entre autres, les plus intenses motions de rivalité sexuelle »[1]. Il trahit la nostalgie des temps où les parents étaient tout pour l'enfant. La surestimation des toutes premières années de l'enfance reprend ses droits dans ces inventions qui signent la difficulté à se détacher des parents.

Le roman familial atteint son summum à l'adolescence, tous les personnages que nous allons aborder dans ce travail sont enfant et adolescents. C'est le moment où la crise identitaire est à son comble. Le jeune personnage passe par trois étapes successives : l'entrée à l'école, les premières expériences sexuelles et l'ambivalence entre deux espaces géographiques et culturels (le Maghreb et l'Europe, l'Algérie et la France)

En général, tout enfant passe par cette crise pour se forger sa propre personnalité et bâtir son identité. Elle s'effrite au fur et à mesure que les parents sont acceptés avec leurs qualités et leurs défauts, ce qui a lieu conjointement à l'intégration des images positives et négatives de soi. Pour ceux qui n'atteignent pas ce stade de développement normal, les figures idéalisées du roman familial sont

appelées à la rescousse pour vanter leur image de soi. L'enfant n'existe que grâce au regard de ses parents mais aussi des autres. Il est vrai que le regard des parents est le premier miroir qui laisse des traces considérables dans la construction identitaire.

Les personnages sélectionnés pour cette étude gèrent mal cette transition pour acquérir leur propre autonomie. Ils vivent mal leurs premières expériences de la vie : scolarité, sexualité, appartenance sociale... et finissent par sombrer dans une crise d'identité.

Ferenczi a mis en évidence une autre version du roman familial en remarquant que, chez certains, il est inversé c'est-à-dire que les parents inventés appartiennent à une catégorie sociale inférieure. Eclairé par les recherches d'Otto Rank, il rapproche ces situations de quelques grands mythes (la légende de Romulus et de Rémus et l'histoire de la naissance de Moïse). La mythomanie paraît être un des avatars du roman familial non liquidé, y compris lorsqu'il s'exprime sur le versant de la déchéance. Se sentant mal aimés ou l'étant réellement, fantasmer des origines moins nobles confère une sorte de légitimité à leur souffrance et à leur honte d'eux-mêmes ; s'il n'est pas aimé c'est qu'il est indigne. L'image du miroir correspond ainsi à leur ressenti intérieur qu'ils ne peuvent verbaliser.

Les récits choisis de ces auteurs issus de l'immigration sont amplement autobiographiques, sont parfois considérés comme des romans d'apprentissage avec ces trois espaces d'initiation à la vie que sont : l'école, les premières expériences sexuelles et le pays d'origine (tentative de retour).

Ces à travers différentes épreuves, inscrites dans un tel ou tel espace d'apprentissage qu'est forgée l'identité du héros. Entre le désir des parents et le regard des autres, ce héros est souvent appelé à biaiser pour avancer.

Ces romans de jeunes auteurs issus de l'immigration deviennent familiaux. Pour qui écrivent ces jeunes beurs ? Le plus souvent pour eux-mêmes ou pour leurs proches. Leurs styles sont sûrement différents, ils peuvent réussir ou se heurter à une critique acerbe mais leurs priorités demeurent les mêmes : ils doivent s'exprimer et faire part de leurs expériences, de leur malaise, de leur crise identitaire. Citoyens de nulle part, étrangers ici et là-bas (espaces d'origine et d'accueil), ils dénoncent une perpétuelle ambivalence entre deux pays, deux cultures, deux religions, deux langues....presque souvent diamétralement opposés.

Mehdi Lallaoui précise dans « Les Beurs de Seine » : Entre Nanterre et Gennevilliers. C'est là qu'au début des années 80, les jeunes Arabes, nés de parents immigrés, sont désignés comme Rebeux (beurs). et que, rejoignant l'insulte et le mot, ils se proclament Beurs. Depuis la marche de 1983, le mot BEUR a fait le tour de la France et du monde. Discutable et souvent contesté, il a l'avantage d'être une création originale brève, évitant de les longues périphrases.

C'est en cette même année 1983 que Mehdi Charef, publie Le Thé au harem d'Archi Ahmed chez les éditions Mercure de France. Le roman beur est né, d'autres ne tardent à suivre.

Il faut souligner qu'à cette période, Bouzid écrit un récit très explicite intitulé La Marche ce qui va déclencher un phénomène de génération, une prise de conscience collective, encouragée par le développement de la vie associative et des médias, c'est l'époque où se créent d'autres moyens d'expression : le journal Sans Frontières et les premières radios libres : Radio Beur à Paris, Radio Gazelle à Marseille.

Le roman demeure le pionnier donc de cette grande éruption quelque temps plus tard une vingtaine de romans édités. Les essayistes se prennent comme sujets et parlent d'eux-mêmes et des leurs, en pleine connaissance de cause. Dans leurs écrits, ces romanciers abordent leurs conditions sociale, culturelle et plus précisément littéraire.

Ils sont confrontés à deux obstacles qui restent à éviter :

- Une simple analyse de contenu qui ne retiendrait que l'aspect documentaire, ayant pour préoccupation la dénonciation des maux quotidiens et l'extériorisation d'un malaise existentiel risquent d'altérer le côté littéraire et l'esthétique de l'expression

- A l'inverse, une lecture centrée sur le jeu littéraire qui oublierait ou du moins en sous-estimerait la part du vécu trahirait la mission du dénonciateur.

Dans le premier cas, les auteurs seraient rejetés en tant que romanciers et dans le second, ils seraient niés en tant que Beurs. Entre ces deux écueils, il existe un écart risqué.

Attentifs aux récits et aux questions qu'ils abordent dans leurs romans d'inspiration autobiographique: d'où viennent leurs voix, de quoi parlent-elles, à qui s'adressent-elles ?

Pour tenter de répondre à ces interrogations, avançons quelques hypothèses : l'installation de la communauté maghrébine et surtout algérienne en France qui date de 1962 ; les l'implantation plus ancienne de la communauté algérienne en France, les séquelles de la guerre de libération et de l'indépendance, le jugement et l'opinion qui en résultent dans la société française. Tout favorise le rejet et le mépris de cette première génération installée en France après l'indépendance (mouvement des harkis).

Akli Tadjer est né à Paris, Azouz Begag, à Villeurbanne ; Nacer Kettane et Mehdi Charef sont nés en Algérie et même s'ils ont vécu en France une partie de leur enfance, leur adolescence, ils se considèrent comme auteurs beurs.

De part leurs origines maghrébines, les conflits rencontrés au quotidiens, les problèmes de racisme, d'inégalité sociale et de ségrégation, il y a beaucoup à dire sur le parcours scolaire, social et militant de chacun de ces écrivains issus de l'immigration. Tous ne sont pas devenus médecin comme Kettane ou sociologue comme Begag.

Dans ses *Palpitations intra-muros*, Mustapha Raïth nous fait part de ses préoccupations du fond d'une prison. Mais tous ont connu ce qu'il en coûte d'être enfants d'immigrés: pauvreté, précarité, inégalité, racisme, conflits de générations et de voisinage, difficultés d'adaptation à l'école, etc.

Il est important d'essayer de situer ces jeunes romanciers par rapport à leurs aînés. Quelle place ils occupent dans le champ de la littérature maghrébine d'expression française. Quel regard ils portent à leurs prédécesseurs auxquels ils font parfois référence.

Charef cite *Les Boucs* de Chraïbi, texte fondateur qui attend Sélim sur sa table de chevet, (p. 27). Le texte n'est pas choisi au hasard puisqu'il s'agit du premier roman maghrébin sur l'immigration. Brahim, le héros de Kettane dévore Nedima de Kateb Yacine et *Les Chemins qui montent* de Mou-loud Feraoun (p. 71).

Héritiers de la génération de 1952, ils tentent, tout comme leurs aînés, d'évoquer cette confrontation aux problèmes vécus. Exclues et souffrant d'un malaise identitaire, ils recourent souvent au genre autobiographique et aux procédés éprouvés de l'écriture réaliste. On pourrait qualifier leurs écrits de 'ethnographiques', le terme utilisé par Khatibi. Mais entre eux et les romanciers de 1952 la différence est de taille. Kateb, Feraoun et Dib parlaient de l'Algérie et à partir d'elle, ils étaient enracinés dans leur patrie.

Même lorsqu'ils ne se présentent pas comme romans autobiographiques, les premiers écrits de ces jeunes romanciers issus de parents immigrés sont largement autobiographiques ou du moins d'inspiration autobiographique. La sélection des événements à relater, les oublis conscients ou inconscients, la pudeur et l'autocensure, la créativité et l'imagination semblent être les bons ingrédients pour réussir un roman d'inspiration autobiographique ; mais à ceux-là, il faut rajouter les décors, l'époque (la France des années 1960-1980) qui correspondent fidèlement aux lieux et au temps des souvenirs d'enfance ceci donnera la crédibilité et l'authenticité à l'écrit.

Peu romanesque, même l'action fait partie intégrante de la vie de l'auteur et de son entourage. L'auteur revisitera trois espaces initiatiques à tout apprentissage de la vie, à savoir : école, premières expériences sexuelles et l'éventuel retour au pays des origines.

- C'est sur ce modèle qu'est collé *Le The au harem d'Archi Ahmed* de Mehdi Charef et *Le Sourire de Brahim* de Nacer Kettane, aussi les deux romans de Azzouz Begag, *Le Gone du Chaàba* et *Béni ou le Paradis privé*, ou encore *Une flue sans histoire* de Tassadit Imache.

Pour illustrer ces propos, prenons à titre d'exemples quelques scènes de ces romans qui abordent l'école comme espace de socialisation et d'adaptation, très importante pour le développement de l'enfant.

Pour un jeune beur « Entrer à l'école française » est une expérience risquée. Elle représente la première coupure avec la famille. Son organisation et les valeurs qu'elle comporte forment une unité, un système homogène qui ne laissent l'enfant indifférent. Se situant entre deux milieux, deux autorités, deux organisations, deux structures qui ne sont pas tout le temps en harmonie, le petit beur

commence à réfléchir, mettant d'un côté les valeurs parentales et ancestrales et tout ce qu'il a hérité de ses aïeux (langue, culture, traditions, rituels, religion...) et de l'autre ce qu'il vient de découvrir et qui semble cohérent, uniforme et surtout convainquant. « Brahim aimait l'école et pour progresser il mettait des bouchées doubles », quant à Azzouz dans le Gône du Chaàba qui se révèle très bon élève, il continue à garder quelques souvenirs bon élève, a garde quelques souvenirs pénibles de la classe de M. Grand et de ses leçons de morale : « Il se met à parler de morale comme tous les matins, je rougis à l'écoute de ses propos. Entre ce qu'il raconte et ce que je fais dans la rue, il peut couler un oued tout entier. Je suis indigne de la bonne morale » .

Parmi les personnages de ces romans ceux qui prennent les voies de garage avant d'être éjecter par l'établissement scolaire. Madjid, le héros du Thé au harem d'Archi Ahmed appelle le collègue d'enseignement technique 'l'université du fils du pauvre qui n'a pas eu de chance' , faisant illusion au roman de Mouloud Feraoun :

« Madjid se souvient que Pat demeura trois années en classe de rattrapage. Lui-même y passa une année. A l'école des Fleurs, la direction avait créé une section spéciale pour enfants analphabètes ou à moitié. On l'appelait classe de rattrapage. Mais bientôt elle devint classe des fous : ceux qu'on montre du doigt en mimant des grimaces de chimpanzé »

L'initiation sexuelle et sentimentale semble être une épreuve très dure pour le personnage principal. Tout comme l'école, elle n'est pas dépourvue de difficultés. La banlieue et le béton ne favorisent pas la l'affection ou l'attachement. Dans le roman de Charef, Solange oscille entre l'alcool et les jeunes du quartier ; Naima, excédée d'être séquestrée, se laisse battre par sa famille parce

qu'elle est tombée enceinte, elle finit par se jeter de la fenêtre.

Les parents voudraient protéger leurs enfants en les mariant avec des cousin(e)s ou du moins un(e) musulman(e) ; ils savent que l'amour donne une force d'intégration.

L'exemple par excellence est celui de la mère de Béni qui a songé à marier son fils, encore en seconde suite à la découverte d'une Sétifienne qui avait une fille 'Samia'. En sortant de l'école, Béni retrouve les deux femmes chez-eux. La maman de Samia, toute fière lui dit : « Quand tu auras terminé l'école, je te donnerai ma fille » ; mais, c'est sa fille qui répond, tout crument, en disant : « Ca va pas non ? ». Béni était soulagé, mais son soulagement ne va pas durer longtemps puisqu'il tombe amoureux d'une française qui porte le prénom symbolique de 'France'. Béni appréhende la réaction de son père Abboue et se rappelle ce que l'auteur de ses jours avait lancé comme diatribe véhémente à son frère Noredine : «

Quoi ? Quoi ? C'est des Françaises que vous voulez, bandes de chiens

Vous voulez salir notre nom, notre race ! Vous voulez faire des enfants

qui s'appelleront Jacques... Allez, allez, épousez des Françaises : quand vous pleurerez quand elles vous auront traités de 'bicou', vous reviendrez chez votre vieux qui comprend rien »

Le troisième espace d'initiation, est celui du retour au pays ou du moins la tentative d'y retourner. Un pays embelli par le souvenir des parents, nostalgiques et abattus par l'éloignement. Le retour demeure l'ultime recours pour vaincre ce malaise existentiel et ce mal de vivre. Inégalité sociale, racisme et rejet, le jeune maghrébin se heurte à cette réalité amère qui fait de son quotidien un perpétuel

supplice. Rentrer au bled lui redonne espoir et l'encourage pour accéder à la conscience d'adulte.

Le thème du retour est souvent traité par ces auteurs d'origine maghrébine. Brahim, le héros de Nacer Kettane, est un étudiant Kabyle. Un soir, il a été bouleversé par les chants de Marguerite-Taos Amrouche. Il découvre aussi dans la bibliothèque de son cousin une mine d'or, des livres algériens de langue française qui lui donnent l'impression qu'ils ont été écrits pour lui. Comme il est aussi militant (mouvance marxiste), son père le convainc d'aller consacrer tout un été au bénévolat. Ce voyage permet à Brahim de découvrir l'Algérie : « l'Algérie de ses aïeux, l'Algérie de sa très petite enfance, l'Algérie de ses fantasmes »

La réflexion sur l'éventuel retour au pays nous amène directement à la question d'identité. A vrai dire, les romanciers maghrébins des années 1950 ont fait de cette question une vraie priorité. Débattre de l'identité nationale est la question qu'on retrouve dans les romans de Dib, de Kateb, de Feraoun...etc. chez les écrivains issus de l'immigration (30ans plus tard), l'interrogation ressurgit dans l'esprit des parents qui éprouvent de la crainte et de la peur que leurs enfants se retrouvent sans pays, sans origine, sans culture, sans langue.

La mère de Madjid, le personnage de Mehdi Charef, voudrait que son fils fasse son service nationale en Algérie:

« Tu seras perdu et moi aussi. Tu n'auras plus le droit d'aller en Algérie, sinon ils te foutront en prison. C'est ce qui va t'arriver ! T'auras plus de pays, t'auras plus de racines. Perdu, tu seras perdu »

La question d'identité ne préoccupe pas seulement les parents mais tracasse aussi leurs enfants. Madjid voit les choses autrement, il en est convaincu : « il n'est ni arabe, ni

français depuis longtemps. Il est fils d'immigre, paumé entre deux cultures, deux histoires, deux langues, deux couleurs de peau, ni blanc ni noir, à s'inventer ses propres racines, se les fabriquer »

Le prénom que porte le jeune maghrébins peut représenter une source de malaise et de déshonneur. Azouz, le gone du Chaaba, voudrait bien, lui, pouvoir changer de nom et de peau. Il va jusqu'à se faire passer pour un juif auprès de ses copains de classe, mieux encore, un jour il tournera le dos à sa mère venue l'attendre à la sortie des classes.

Dans Béni de Begag, le héros a grandi il n'est plus Ben Abdallah (en souvenir d'un ancêtre), mais Béni :

« Je préfère encore, dit-il, tous les petits noms que Nordine (son frère) a conçus pour me faire plaisir : Big Ben, gros sac, gros porc, gros tas de merde, gras double. Mais j'aime surtout qu'on m'appelle Béni, parce que la on ne voit pas que je suis arabe » .

Le regard de l'Autre est souvent offensant. En voyant pour la première fois la mère de son copain Nick, Béni s'est senti très mal à l'aise. Un regard perçant et dévisageant :

« Ses cheveux de Scandinavie et son peignoir bleu turquoise enflamment ma peau ! J'essaie a grand peine de tenir le coup en restant digne mais elle se met à me fixer, panoramique oculaire au ralenti depuis mes chaussures jusqu'a mes cheveux, et je tremble comme une feuille, parce que j'ai déjà vu ce regard : c'est celui de Glaçon Blanc, notre gentil voisin » .

Ce n'est que par le jeu de l'écriture que le jeune beur arrive à surmonter et faire face au regard dévalorisant ou méprisant de l'autre. Il renverse la situation et au lieu de pleurer, il en rit et fait rire. Le narrateur d'Akli Tadjer évoque avec humour les Vergeli, concierges pieds-noirs de son immeuble, qui n'ont pas été très bien accueillis par les natifs de La Garenne-Colombes . Tadjer et pour la même

occasion nous offre une drôle métaphore filée pour se moquer des sociologues, spécialistes en immigration :

« Un bataillon de sociologues français, écrit-il, s'esquinte la santé, passe des nuits blanches à nous situer avec le plus de précision possible dans l'échelle des valeurs humaines afin de nous donner le maximum de chances d'insertion dans le tissu social français. Cette opération insertion assimilation-digestion s'avère titre pour le moment un fiasco ; rejet total, la greffe ne prend pas. Le tissu social s'est révélé n'être qu'une Chape de béton parfaitement hermétique à toute injection de corps étranger. Il faut cependant saluer les mérites et le dévouement de ces hommes de science qui espèrent trouver une solution à ce véritable casse-tête chinois »

D'une manière plus générale, les écrivains dits beurs trouvent dans l'humour une harmonie, un équilibre, un outil pour atténuer le mal de vivre. La noirceur quotidienne devient moins opaque, plus vivable. Dès lors, l'écriture devient une thérapie, ils écrivent pour eux, certes, mais aussi pour leurs parents qui pourtant souvent ne savent ni lire ni écrire. Ces écrivains essaient de renouer un dialogue par delà des ruptures de l'adolescence.

Plusieurs dédicaces sont très explicites sur ce point et d'une piété touchante :

« Pour Mébarka, ma mère, même si elle ne sait pas lire »

Charef, Le The au Harem

« A mes parents pour que jamais la mémoire ne devienne souvenir »

Kettane, Le Sourire de Brahim

Même si la littérature dite 'beure' n'est pas largement reconnue comme telle. Il faut reconnaître à ces auteurs le mérite d'avoir franchi la barrière des tabous et brisé le mur du silence et de la souffrance. Ils écrivent et fixent la

mémoire de toute une génération. Ils apportent déjà leur contribution à l'histoire du roman maghrébin.

Bibliographie

- BEGAG (A.), 1986. *Le Gone du Chaaba*, Seuil.
1989. *Beni ou le Paradis prive*, Seuil.
- CHAREF (M.), 1983. *Le The au Harem d'Archi Adhmed*, Mercure de France. 1989. *Le Harki de Meriem*, Mercure de France.
- FERENCZI, S., *Le roman familial de la déchéance*
- FREUD, S., (1909), *Le roman familial des névrosés*, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, pp. 157-160.
- GREEN, A., (1983), *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Paris, Les éditions de minuit, coll. "critique".
- IMACHE (T.), 1989. *Une Fille sans histoire*. Calmann-Levy.
- KETTANE (N.), 1985. *Le Sourire de Brahim*, Denoel.
- LALLAOUI (M.), 1986. *Les Beurs de Seine*, Arcantere.
- RAITH (M.), 1986. *Palpitations intra-muros*, L'Harmattan.
- TADJER (A.), 1984. *Les A.N.I. du o Tassili D*, Seuil.

Souâd BENALI
Maître de Conférences,
Université d'Oran 2
Domaine de Recherche : Littérature
souadbenalidz@yahoo.fr